

Ducis ou la Réconciliation.

(Suite et fin.)

Les événements politiques firent établir à Versailles un corps d'armée de réserve. Les soldats y représentèrent *Œdipe chez Alcée*, réduit en trois actes, et qui n'avait pas été joué depuis plusieurs années. Ducis ne put résister au plaisir de revoir son ouvrage. Il va donc se placer modestement parmi les spectateurs. Se trouvant avec plusieurs officiers d'un régiment de lanciers, il en remarqua un dont les signes distinctifs annonçaient un colonel. Plusieurs cicatrices honorables ajoutaient à la noble expression de sa figure.

Le premier acte dispose tous les auditeurs à l'intérêt; au second, l'arrivée du vieillard appuyé sur sa fille, son guide infatigable, fait éprouver une vive émotion; mais au troisième, pendant l'admirable scène où Polynice, après l'expression des remords les plus déchirants, obtient enfin son pardon par la puissante entremise d'Antigone, Ducis entend le colonel, placé devant lui, dire à l'un de ses camarades :

— Ah ! que n'ai-je une sœur ! Elle m'aiderait de même à retrouver, à fléchir un père irrité...

Ces paroles, prononcées avec une expression remarquable, produisent sur le poète la plus forte impression. La conversation s'engage. Soudain Ducis est reconnu; il reçoit les hommages du public, qui le désigne comme l'auteur de la pièce qu'on vient de jouer.

— Quoi ! monsieur, s'écrie le colonel de lanciers, c'est à l'auteur d'*Œdipe* que j'ai l'honneur de parler !... Vous voyez à ce que j'éprouve, si vous savez trouver le chemin du cœur.

— Il est si facile, répond Ducis, d'arriver à celui des braves !

— Tous n'ont pas, comme moi, un motif secret de s'intéresser à Polynice.

— Monsieur, je le vois, a besoin de se retrouver dans les bras d'un père.

— Vous le peignez si bien, ce besoin pressant, irrésistible !... Mais depuis dix ans...

— C'est le seul chagrin, dit un des officiers, que j'aie connu au colonel d'Artanval.

— D'Artanval ? répète Ducis, avec un mouvement involontaire. Ah ! monsieur le colonel, que je bénis le hasard qui m'a placé auprès de vous !

— Aurais-je l'honneur d'être connu d'un homme aussi célèbre ?

— Je ne puis m'expliquer davantage, répond Ducis en lui serrant la main ; mais veuillez vous rendre demain chez moi, rue de Satory, n° 15. Je serais bien trompé si cette heureuse entrevue ne laissait pas une longue trace dans nos souvenirs.

Le colonel ne manqua pas de répondre à l'invitation de Ducis. Le soir même, celui-ci se rendit à Roquencourt, et raconta à monsieur d'Artanval tout le plaisir qu'il avait eu à voir représenter sa tragédie.

— Ce qui m'a charmé surtout, ajoute-t-il avec intention, c'est l'impression profonde qu'elle a produite sur plusieurs militaires qui se trouvaient proches de moi. Personne ne sent plus vivement et ne saisit mieux tout ce qui frappe et intéresse, que ces guerriers si terribles au champ d'honneur, si faciles à dompter dans leurs foyers.

— Dites plutôt, cher Ducis, que rien n'est plus pathétique et plus vrai que votre *Œdipe*. Je me rappelle par-

faitement l'avoir vu représenter. Il était alors en cinq actes, et depuis que vous l'avez réduit en trois, la marche doit être plus rapide et l'intérêt plus entraînant... Parbleu ! vous devriez bien nous lire un jour ce bel ouvrage : le rôle du roi de Thèbes doit être dans votre bouche d'un effet admirable.

— De tout mon cœur, répondit le poète avec un mouvement de joie dont ne put s'apercevoir le vieillard aveugle, mais qui n'échappa point au pasteur.

Ce dernier demande en sortant à son ami le motif de cette émotion subite qu'il a éprouvée à la proposition du comte. Ducis lui avoue qu'elle comble ses vœux, et lui procure l'occasion favorable d'exécuter le projet qu'il a conçu.

— Tu me seconderas, cher M. Lemaire, dans cette entreprise si digne de toi. J'attaquerai le comte avec toute la chaleur dont je puis être capable ; tu y joindras ces paroles angéliques qui coulent si délicieusement de tes lèvres : la poésie et la religion ont un si grand empire sur les cœurs ! Le comte d'Artanval ne saura pas résister, et nous pourrons, mon vieil ami, compter un beau jour dans notre vie !

Dès le lendemain matin, vers dix heures, Ducis arrive à Roquencourt, accompagné du colonel de lanciers, qui, pendant la route, avait fait en vain mille questions à son honorable guide. Ils entrent chez le curé, qui les attendait avec impatience. Celui-ci les invite à se reposer quelques instants, pendant lesquels il ne cesse d'attacher sur l'étranger des regards avides et pleins d'intérêt. Enfin, ils le conduisent tous les deux à la demeure du bon M. Gervais. Ils frappent à la porte, que vient leur ouvrir le vieux serviteur du comte. En voyant Arthur, il se jette dans ses bras, et ne peut proférer une parole, tant il est ému de surprise et de joie. Arthur ne doute plus alors qu'il va paraître devant son père. Le respect et la crainte le saisissent à un tel point qu'il pâlit, en s'appuyant sur le bras du pasteur, qui lui dit à demi voix :

— Du courage, mon fils ! Dieu vous ramène dans le sein paternel.

Ils entrent, ils sont introduits auprès du vénérable aveugle, à qui le fidèle valet de chambre, averti par Ducis, n'annonce que les deux amis. Le comte les accueille avec son affabilité ordinaire, les nomme ses anges tutélaires, ses consolateurs, les uniques soutiens de sa vieillesse.

— Vous oubliez, monsieur le comte, dit M. Lemaire en tremblant, que vous avez un fils.

— Vous savez, cher pasteur, que nous sommes convenus de ne jamais parler de ce rebelle, de cet ingrat... Vous m'avez fait révoquer la malédiction dont je l'avais accablé ; bornez-vous de grâce à ce pieux devoir, ou bien nous nous brouillerons.

A ces mots, Arthur respire comme s'il était soulagé d'un poids affreux qui pesait sur son cœur, et saisissant la main du curé, il la presse avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

— Eh bien ! dit Ducis, en faisant signe au colonel de l'observer, est-ce aujourd'hui que vous voulez entendre la lecture de mon *Œdipe* ?

— Sans doute, et je vous attendais avec impatience ; nous dînerons ensemble, et nous ne nous quitterons qu'à la nuit.

— Volontiers, monsieur le comte : j'ai dans l'idée